

L'alouette ne chante plus

A Vidy-Lausanne, le festival Tempo Forte propose six spectacles encore ce week-end. Retour sur quatre d'entre eux, à commencer par *Alouettes-Pièce de champ* en pleine nature.

MERCREDI 29 AVRIL 2026 CÉCILE DALLA TORRE

FESTIVAL ► Soleil de plomb, légère brise. De petits avions volaient au-dessus de nos têtes samedi dernier. Ils décollaient de l'aérodrome lausannois de la Blécherette situé en face de la ferme du même nom. Mais c'est sous nos pieds que tout se joue dans *Alouettes-Pièce de champ* d'Émilie Rousset et Caroline Barneaux.

Depuis l'arrêt Bossons du bus 21, on a suivi le guide de Vidy-Lausanne, qui nous a fait traverser les bois en direction de la ferme, où a eu lieu l'un des six spectacles du festival Tempo Forte. Sur place devant la vieille bâtisse agricole, des producteurs locaux vendaient des légumes ou de la charcuterie. A 15 heures, le public enfilait un casque et entamait une marche, chaussé de bonnes baskets.

Le sol, à l'origine

Le chant des oiseaux nous arrive aux oreilles. On ne sait rien de ce qui se passe sous nos pieds, nous soufflé bientôt une voix dans le casque. En nombre astronomique dans une poignée de terre, les bactéries cachent bien leur jeu. Le sol nourrit l'humanité, c'est lui qui est à l'origine de tout. Pourtant, on le néglige et on lui fait subir le pire.

Interrogé par le comédien Nadim Ahmed comme en interview, un couple de scientifiques, Claude et Lydia, livre de passionnantes explications. Lydia possède notamment une maîtrise en physiologie végétale et animale, et en biochimie, ainsi qu'une formation en cenologie. Claude, lui, a étudié, la zoologie et la physiologie des sols. Nous avons affaire à des spécialistes, mais surtout à des poètes, qui observent à quel point l'évolution de l'humanité s'accompagne d'une transformation de l'agriculture, et de ce qui arrive dans nos assiettes. Par le passé, les maraîchers produisaient d'ailleurs beaucoup plus qu'aujourd'hui.

La terre possède une odeur, désagréable, lorsque le sol est arrosé de pesticides. A l'inverse, la géosmine est ce parfum de terre mouillée qu'on aime humer, celui d'une bactérie après la pluie. Nos sens sont en alerte, comme les paysans, intuitifs: ils comprenaient la terre, sentaient la pluie arriver. Aussi, pour mesurer les niveaux de destruction d'un sol, doit-on faire un trou et observer ce qui s'y passe. «La couleur gris-bleu de la terre est déjà le signe d'un problème.» Il faut être à l'écoute du terrain, qui nous dit quoi cultiver, disait le géographe, militant anarchiste et écrivain français Elisée Reclus. Jonas, l'agriculteur qui exploite la ferme de la Blécherette, en sait quelque chose. Il développe une agriculture biologique et répond volontiers aux questions du comédien, qui le rejoint à l'avant de son tracteur dans le champ en face duquel le public est installé.

La mise en scène d'*Alouette-Pièce de champ* nous embarque et nous ressource dans ce théâtre documentaire, auquel participe aussi la comédienne Raphaëlle Rousseau. Celle-ci incarne tour à tour deux personnages féminins inspirés du réel, questionnés en amont par le duo de créatrices pour concevoir leur dramaturgie. Faustine Bas-Defosse, directrice d'une association regroupant des ONG environnementales et chargée de plaidoyer, défend la planète à Bruxelles. Compte tenu des intérêts de l'industrie agroalimentaire, il n'est pas vraiment facile d'atteindre les objectifs du Greendéal ou Pacte vert scellé par l'Union européenne en 2019 en vue d'une neutralité carbone en 2050...

La bioacousticienne Fanny Ribak, elle, a consacré sa thèse à la mouche drosophile, qu'on entend dans le casque, et dont le chant du mâle diffère de celui de la femelle. Surtout, elle est incollable sur le chant des alouettes. Saviez-vous qu'il comporte plus de 350 syllabes différentes? Mais on ne les entend hélas plus beaucoup.

In situ

Alouettes-Pièce de champ est encore à voir ce week-end à Vidy. Émilie Rousset et Caroline Barneaux poursuivent ici l'esprit du travail in situ de Stefan Kaegi (Rimini Protokoll), avec lequel elles ont collaboré à *Paysages partagés* en 2024. Entre champs et forêts, Émilie Rousset, directrice du Centre dramatique d'Orléans, avait participé à cette œuvre collective de six pièces en extérieur. A Lausanne, en début d'année, cette artiste engagée avait aussi mis en scène *Le Procès de Bobigny* pour la défense de l'avortement par l'avocate féministe Gisèle Halimi dans la France des années 1970. Un autre terrain à défendre.

Une philosophe, un historien et un chien sur une barque téléguidée: Massimo Furlan provoque, et convoque des raisons d'espérer avec *Meat me in Paradise*.

Le titre *Meat me in Paradise* peut choquer: que vient donc faire la viande au paradis? La viande, c'est nous, animaux qu'il est tabou de manger (mais tout le reste, nous y avons droit, en tout cas on se l'arroe). Tellement typique de notre arrogance insondable.

Le sous-titre du spectacle «Pour une suite du monde», a toute son importance. Car si le dispositif théâtral est d'une simplicité biblique, les interrogations, imprégnées du Livre Saint, visent à renouveler notre regard en profondeur sur beaucoup des thèmes qui traversent la pièce, et surtout, in fine, sur la fin du monde. Est-elle aussi inévitable qu'on le dit?



Meat me in Paradise. PIERRE NYDEGGER

A Vidy, sur la scène du Pavillon, il y a le chien, Alba, patient observateur qui pique parfois un petit roupillon. Et aussi un quatuor de choc, la philosophe Vinciane Despret, l'historien médiéviste Pierre-Olivier Dittmar, le metteur en scène Massimo Furlan (dans le rôle du démiurge) et sa dramaturge Claire de Ribapierre (ombre parmi les ombres).

Ce quatuor se connaît et travaille ensemble depuis longtemps. Leurs démarches se ressemblent, ils et elles cherchent, font des enquêtes, suivent des pistes et regardent où cela les mène. Savoirs, curiosité, illustrations de ciels étoilés ou d'enluminures, le collectif fait feu de tout bois (même d'un faux feu de bois) pour arpenter le labyrinthe des idées reçues, et tenter d'en sortir. Pourquoi se pencher sur ces notions de paradis, ou d'apocalypse? Qu'ont-elles à voir avec notre présent?

D'abord, qu'est-ce vraiment que le Paradis? Serait-ce ce jardin d'Eden grouillant de vie décrit dans la Genèse? Ou un lieu de repos éternel, «fait de Dieu, d'anges et d'humains, mais sans plantes ni animaux. A l'heure de la sixième extinction de masse, on peut se demander: le capitalisme cherche-t-il à réaliser sur terre un paradis sans diversité?» Quant à l'Apocalypse, ne serait-elle pas un vieux réflexe dicté par la peur, servant à imberber les vies humaines de la pensée de la fin dernière?

Et si ces représentations étaient des écrans qui nous empêchent d'inventer une autre histoire? «D'autres imaginaires de futurs désirables ont existé et continuent d'apparaître», selon Massimo Furlan, qui confie à la très pétulante Vinciane Despret le rôle entre autres de la psychanalyste pince-sans-rire. Après le Déluge, Dieu s'adressant à Noé lui dit: «Vous serez un sujet de crainte et d'effroi pour tout animal de la terre, pour tout oiseau du ciel, pour tout ce qui se meut sur la terre, et pour tous les poissons de la mer: ils sont livrés entre vos mains.» «Pourquoi le Père est-il toujours en colère?» fait observer finement Vinciane Despret...

Pour en revenir à la fin du monde, au fil du spectacle, les raisons d'espérer se succèdent, surprenantes, émouvantes, qu'elles viennent du monde animal ou végétal. L'invention, la résilience, l'émerveillement sont là, autour de nous, au rendez-vous. On sort de la salle légèrement euphoriques, avec d'autres représentations, une vision plus large et généreuse de ce qui nous attend... peut-être.